



HAL
open science

**Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport,
Problèmes linguistiques de la traduction. L'horlogerie de
Saint Jérôme. Paris, L'Harmattan, 1995**

Federico Bravo

► **To cite this version:**

Federico Bravo. Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport, Problèmes linguistiques de la traduction. L'horlogerie de Saint Jérôme. Paris, L'Harmattan, 1995. Bulletin Hispanique, 1995, N° 97-2, p 723-726. hal-02955385

HAL Id: hal-02955385

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02955385>

Submitted on 1 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Federico BRAVO, « Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport, *Problèmes linguistiques de la traduction. L'horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan, 1995 », compte rendu paru au *Bulletin Hispanique*, 97, num. 2, juillet-décembre 1995, p. 723-726.

Que tout texte traduit porte inévitablement la marque, la signature linguistique de son traducteur, c'est là une idée universellement admise qui, ainsi formulée, n'aurait sans doute pas mérité qu'on lui consacre tout un ouvrage. Qu'en dépit de leur apparente disparité, ces marques puissent en plus revêtir un caractère systématique et être classées et répertoriées selon des critères objectifs et stables, voilà qui n'avait tout simplement pas été envisagé jusqu'ici. En comparant «tout ingénument» des traductions littéraires produites dans une ou plusieurs langues à leur original, Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport ont observé que bon nombre des transformations auxquelles est soumis le texte de départ ne sont pas imposées par le système linguistique d'arrivée. Ce phénomène une fois constaté, les auteurs ont cherché à dégager les mécanismes profonds qui, à l'œuvre dans le processus de transcodification d'un texte, pouvaient en être à l'origine, le nombre et la régularité frappante de ces transformations interdisant d'y voir autre chose que la manifestation d'un ordre. Riche de quelque sept cents exemples tirés de textes et de traductions dans les domaines espagnol, catalan, portugais, français, italien, anglais et allemand, leur démonstration est concluante: «comme il y a des figures de rhétorique, il y a des figures de traduction». Élaborées entre 1985 et 1995, les onze études (articles, communications et conférences) réunies dans *L'horlogerie de Saint Jérôme* apportent chacune un éclairage spécifique aux problèmes posés par ces figures et par l'ordre orthonymique qui les commande.

On soulignera tout d'abord l'originalité de la démarche suivie et de la problématique posée par les deux traductologues qui, au lieu de centrer leur réflexion, comme on le fait souvent, sur les impossibilités théoriques et sur les limites de la traduction, ont choisi d'aborder le problème sous un angle radicalement différent, pour rendre compte des nombreux cas où justement la langue offre des possibilités de traduction que le traducteur, paradoxalement, récuse. Car c'est bien là le propre de ces figures de traduction qui, toujours et partout les mêmes, n'apparaissent que «là où elles auraient pu ne pas être» (p. 9). Ces altérations ou manipulations, innécessaires mais systématiques au point de constituer ce que, à la lecture du travail de J.C. Chevalier et M.F. Delport, il ne serait peut-être pas exagéré de considérer comme des universaux de la traduction, témoignent de l'emprise du référent expérientiel sur ce lecteur qu'est en première instance le traducteur, qui ne cherche en principe qu'à traduire le texte, mais qui finit inmanquablement par traduire ce dont il est la représentation: «on lui demande de traduire des mots; il répond le plus souvent en traduisant le monde» (p. 36). Aux considérations générales et plus ou moins vagues sur l'«intraduisibilité» des langues -vieux débat qui ne fait qu'escamoter l'étude des faits de langue réels et objectivables- et à la typologie des obstacles ou, pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre, des problèmes «théoriques» de la traduction, les auteurs, qui ont significativement donné à leur livre le sur-titre de *Problèmes «linguistiques» de la traduction*, ont préféré une description systématique et raisonnée des mécanismes psycholinguistiques mobilisés au cours de l'acte même de translation d'une langue à l'autre. Au-delà de la théorie de la traduction qu'il construit, l'ouvrage est d'abord, et plus généralement, une contribution à l'étude du langage, ici saisi au travers des

pratiques translinguistiques, et des rapports qu'il entretient avec le monde qu'il a pour fonction de nommer: «Qu'on ne cherche point ici -écrit J.C. Chevalier en guise d'avertissement liminaire- ce qui ne peut y être: un corps de recettes pour les traducteurs, un moyen d'évaluation pour leurs travaux achevés. Ce livre est de linguistique. Et le langage, par suite, en est l'objet profond» (p. 7). En ce qui concerne plus spécifiquement les principes méthodologiques, mais aussi proprement déontologiques, sur lesquels se fonde l'analyse, ceux-ci se laissent définir comme un double refus: refus de prendre en compte tout ce qui n'émane pas de l'examen minutieux des faits et refus de porter quelque jugement de valeur que ce soit sur les traductions examinées. La rigueur exemplaire de la démonstration tient sans aucun doute à l'observation scrupuleuse, tout au long du travail, de ces deux principes.

On doit à J.C. Chevalier le concept d'orthonymie qui, emprunté à Bernard Pottier, est redéfini ici comme l'expression directe et naturelle d'un phénomène, la formulation «toute nue, toute droite, toute simple» (p. 91) d'une expérience, d'un événement ou d'une idée, une sorte de degré zéro de la diction, débarrassée de toutes ses figures. Parce que tout acte de parole est en soi un acte de traduction -on dira, par exemple d'une phrase qu'elle «traduit bien» la pensée de son auteur et, comme le rappelle J.C. Chevalier reprenant la formule de Roman Jakobson, une activité comme la paraphrase n'est jamais qu'une traduction «intralinguale»-, il implique toujours, d'une manière ou d'une autre, un certain ajustement, une adéquation du discours aux faits dont il se veut l'expression linguistique. Certes la notion est malaisée à définir: la «diction» orthonymique se confond avec le «sentiment» orthonymique, elle fait implicitement intervenir la notion floue et controversée d'écart, elle en appelle à l'appréciation somme toute subjective que chaque locuteur peut avoir de ce qu'est la manière la plus immédiate et spontanée de dire le monde. Elle offre cependant le double avantage d'être plus «neutre» que les termes dont on vient de se servir pour la définir et de recouvrir des champs d'application divers, selon que l'on considère l'«adéquation immédiate» des mots aux êtres et aux procès qu'ils désignent -«orthonymie proprement dite»-, à la fonction syntaxique qui leur est assignée -«orthosyntaxie»- ou à la représentation que l'on s'en forge -«orthologie»- (chapitre VI: «Traduction et orthonymie»). S'il s'agit là d'une hypothèse de travail, elle s'impose, malgré ces difficultés, comme une nécessité à l'analyse: il faut en effet postuler son existence pour rendre compte de la genèse même et de la formation des énoncés, ainsi que l'illustre non sans humour J.C. Chevalier lorsqu'il impute respectivement à trois locuteurs fictifs, censés avoir assisté au même événement, les énoncés: «C'est un voisin qui enfonce un clou», «C'est un marteau qui enfonce le clou» et «C'est un clou qui se fait enfoncer». Là encore il s'agit de traduire, de mettre en mots une expérience: considérée sous cet angle, l'opération qui consiste à traduire se distingue à peine de celle qui consiste, tout simplement, à dire, toutes deux étant invariablement médiatisées par la représentation que le sujet va se donner de ce qu'il perçoit ou de ce qu'il lit. Responsable des figures de traduction, l'orthonymie, qui guide, souvent inconsciemment, le travail du traducteur, est donc aussi le fil conducteur du livre, qui offre une description détaillée de ses pouvoirs et décline, de chapitre en chapitre, ses différents effets.

La première figure analysée, le repérage chronologique décalé des événements, est responsable de bien des écarts entre le texte-source et le texte-cible. Dans «Les horloges du traducteur» (chapitre I), M.F. Delpont examine les stratégies dont use le traducteur «pour avancer ou retarder ses horloges» (p. 18) et les contraintes orthonymiques qui

amènent ce dernier à introduire des modifications syntaxiques et sémantiques, avec des écarts parfois aussi spectaculaires que oír -> dire ou vender -> acheter, à soumettre le verbe à des variations aspectuelles là où aucune contrainte proprement linguistique ne paraît exiger de telles transformations ou, sur le plan nominal, à déplacer l'objet de la désignation au bénéfice d'un terme contigu (lorsque, par exemple, un substantif comme ojos est traduit par regard). Devant les exemples, nombreux et variés, réunis par l'auteur, on pourrait croire le traducteur habité par un irréprouvable esprit de contradiction, le même qui, ailleurs, l'amènera par exemple à rendre un sujet animé par un sujet inanimé et réciproquement -figure de traduction étudiée par J.C. Chevalier au chapitre II: «Le changement de sujet»-. Or ce que l'on aurait, dans une chronologie d'expérience, tendance à considérer plutôt comme des «monstres» que comme des «figures» de traduction, s'explique, dans une chronologie de raison, par les mécanismes d'implication qui sont en jeu dans le processus -patiemment reconstruit par M.F. Delpont- de conceptualisation des événements par le traducteur. Partant de l'observation des traductions dans plusieurs langues romanes et germaniques de différents passages de l'œuvre de Flaubert, les chapitres VII et VIII, respectivement consacrés à l'alternance du passé simple et de l'imparfait (souvent gommée par le traducteur) et aux variations aspectuelles (aspect transcendant rendu par l'aspect immanent), prolongent la réflexion -ici assortie d'intéressantes remarques de génétique textuelle- sur le choix des temps verbaux par le traducteur. A ces figures s'ajoutent encore l'explicitation et l'amplification, analysées au chapitre III qui, consacré à ce que l'auteur a appelé le «traducteur omniscient», comporte également quelques observations sur la figure de compensation. Si croyant traduire le texte, il ne fait en réalité qu'en traduire une lecture, que livrer une interprétation, une conceptualisation de ce que dit le texte, s'il fait généralement dire à sa traduction plus que ne dit le texte original, s'il modifie sans arrêt le texte-source, le corrige, l'adoucit, le rend linguistiquement «acceptable», le traducteur est moins coupable de la trahison dont on l'accuse habituellement que victime. «Traître», le traducteur est lui-même constamment trahi: trahi d'abord par son «instinct» orthonymique, c'est-à-dire par ce que lui dicte la conscience intériorisée qu'il a de la langue dans laquelle il traduit, trahi ensuite par sa perception du contenu représentatif du texte et par la logique référentielle qui semble y présider, trahi enfin par sa compétence culturelle et linguistique ou même, comme le montre admirablement un exemple recueilli par M.F. Delpont, par ses connaissances historiques. La traduction, on le voit, en dit au moins autant sur le traducteur que sur le texte traduit.

A travers toutes ces questions, c'est en dernière instance le problème de la traduction littérale et, plus largement, de la littéralité qui est posé. Parce qu'elle constitue une «une sorte d'idéal, de degré minimal de la trahison» (p. 26), elle représente aussi ce à quoi aspire théoriquement toute traduction. La volonté qui anime le traducteur de rester «fidèle» à l'original, de réduire au maximum -donc au minimum- les écarts entre le texte-source et le texte-cible constitue en soi un parti pris: celui de respecter la littéralité du texte pour en sauvegarder les effets. La littéralité, d'accord, mais: «laquelle?», s'interroge à juste titre J.C. Chevalier. Généralement confondue avec la traduction «mot à mot», invariablement qualifiée de servile et de dangereuse, violemment stigmatisée par grammairiens et commentateurs de tous bords au cours de l'histoire, la traduction littérale est l'objet d'une redéfinition qui prend en compte, aux différents niveaux de l'articulation textuelle, toutes les contraintes qui pèsent sur le traducteur, mais qui en écarte toutes celles, n'émanant pas des systèmes linguistiques en cause, que le

traducteur, le plus souvent à son insu, s'impose lui-même. En effet, la littéralité dont il est question ici n'est pas celle, si souvent décrite, dont fait état par exemple un Étienne Dolet lorsqu'en 1540 il écrit: «Je ne veulx taire icy la follie d'aucuns traducteurs, lesquels au lieu de liberté se submettent à servitude. C'est à savoir, qu'ilz sont si sots, qu'ilz s'efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers» (La manière de bien traduire d'une langue en aultre). A la littéralité «toute sottie» du «mot-à-mot» s'oppose une autre littéralité «qui ne porte pas sur les rapports des mots aux choses. Mais pas davantage sur les rapports des mots aux mots, c'est-à-dire strictement sur leur disposition, sur l'ordre de leur survenance dans la phrase» (p. 171). La lettre du texte, aux prises avec son acceptabilité orthonymique dans la langue d'arrivée, sans cesse combattue par elle et souvent mise à mal, est irréductible à la vieille dichotomie du fond et de la forme, à laquelle J.C. Chevalier règle définitivement son compte au chapitre IX. Témoins, entre autres, du combat que livre l'orthonymie contre la littéralité: le réseau inférentiel mis en place par le traducteur pour remplir un vide que la lettre du texte ne demande pas à combler (chapitre IV: «Traduction, littéralité et chaîne de causalités») ou la surmodalisation emphatique ou, parfois, la sous-modalisation à laquelle le traducteur soumet fréquemment le discours (chapitre V: «De la subjectivité dans les traductions de Madame Bovary»). Enfin deux études, l'une consacrée à la traduction des proverbes dans la version italienne de la Célestine de Alphonso Hordóñez (chapitre X), l'autre sur la réécriture du Roman de Troie et les transformations qui, dans son passage à la Historia Troyana, ont pu être liées au changement de code linguistique (chapitre XI), complètent le travail, qui ouvre ainsi la réflexion aux problèmes de la traduction parémiologique et de l'activité paraphrastique.

On ne saurait, dans le cadre restreint du présent compte rendu, énumérer toutes les questions directement ou indirectement soulevées et mises en lumière au cours des onze études, denses et stimulantes, sommairement décrites ici. Par la somme d'éclairages nouveaux qu'il offre et par les perspectives de travail qu'il ouvre, l'ouvrage de J.C. Chevalier et M.F. Delpont apporte une contribution décisive à la compréhension des mécanismes linguistiques et psychologiques qui interviennent au cours de l'opération traduisante et, au-delà, à l'étude de la langue et au dégagement de ses systèmes. Signalons, pour conclure, la participation des deux auteurs, avec douze autres spécialistes -linguistes et traductologues-, au cinquième numéro de la revue *Iberica* (1995) qui, préfacé par J.C. Chevalier, réunit une quinzaine d'études autour du thème «Le linguiste et les traductions».